

Les demoiselles

L'immeuble, de facture ancienne, est situé sur une butte dominant le port de commerce. On y accède par une ruelle tortueuse et pentue tout juste suffisamment large pour permettre le passage d'une voiture. Pour un conducteur en dessous de zéro gramme cinquante, il n'existe aucune difficulté majeure, sauf à croiser un autre véhicule, ce qui oblige à faire marche arrière pour se garer sur le trottoir. La coutume locale, établie depuis la nuit des temps, veut que les véhicules descendants soient prioritaires, leurs conducteurs étant, en principe, bien plus imbibés que ceux des véhicules montant, ce qui rend leurs manœuvres plus délicates. Car cette butte à laquelle mène la tortueuse ruelle pentue, concentre en un espace réduit autour d'une placette bordée de tilleuls, la plupart des bars américains, clubs soit disant privés et restaurants de nuit de la ville. C'est l'unique quartier chaud, point de rencontre des noctambules de tous poils et de toutes conditions, bien que, compte tenu des tarifs pratiqués dans ces établissements, on n'y croise guère les représentants de la classe ouvrière et les seuls chômeurs qu'on y rencontre sont les protecteurs de ces dames.

Tous les immeubles autour de la petite place datent du début du XIX^{ème} et possèdent une façade en pierre de taille qui s'élève sur cinq niveaux, ce qui augmente encore l'impression d'exiguïté des lieux.

Les demoiselles

L'arrière de ces immeubles domine les eaux ocres du port de commerce et l'immense rade qui s'ouvre plein Ouest sur un Océan la plupart du temps de couleur gris sale. Malgré un goulet étroit enserré entre les deux pitons rocheux que sont le cap Camoens au sud-est et la pointe du Petit Minou au nord-ouest, les eaux de la rade sont régulièrement balayées par les vents de suroît qui lèvent sur les hauts fonds un clapot boueux. Une digue de pierre protège le port de pêche tandis que le port de commerce s'étend au fond de la rade où les impressionnantes grues dressent leurs longs cous de girafes au-dessus des quais.

Dominant la rade du côté sud l'un de ces établissements arbore une enseigne lumineuse tout en longueur, d'un bleu de mer polynésien sur lequel clignotent en lettres blanches le nom du cabaret : « les Néréides ». Les filles de la mer qui y barbotent ne sont pas farouches, même si parfois, telles les sirènes d'antan, il leur arrive de naufrager un intrépide lapous noz en mal d'affection que les vapeurs de l'alcool ont quelque peu désorienté.

La patronne est une plantureuse femme brune aux yeux noisette qui fait régner dans son établissement une discipline de fer à rendre jaloux le plus sourcilleux des boscos de la Royale, du temps où, sur les brigantines*, on ne badinait pas avec la discipline. Elle s'appelle Maud et dirige un

Les demoiselles

équipage de six filles qui changent souvent car il faut un sacré tempérament pour tenir plus de six mois sur ce foutu rafiot tant la discipline est rude. Il y en a une pourtant que la rigueur du climat ne rebute pas et qui se maintient dans les haubans depuis plus de dix ans. Elle se fait appeler Matha, mais en réalité elle se prénomme Yvette ; Yvette Bonchamps, native de Château Gonthier d'où elle s'est enfuie, à l'âge de seize ans, pour suivre un bel Hidalgo qui la fit gagner son pain à la sueur du nombril.

Matha frise la quarantaine, ce qui, dans le métier, représente un cap particulièrement difficile à arrondir car c'est le moment du tournant décisif : ou bien on devient patronne à son tour ou bien on s'enfonce assez rapidement dans la mouise car avec les ans le client se fait plus rare et surtout beaucoup plus exigeant. Le macho qui paie se permet d'être méprisant avec les vieilles racoleuses qu'il sait humiliée par la présence des jeunes filles de dix huit ans dont le teint et les traits ne sont pas encore altérés par l'abus d'alcool et de tabac. Mais Matha ne songe guère à se mettre à son compte. Elle sait que pour cela il faut être protégé et pour ce qui est des macs, elle a déjà donné ; et puis, malgré son âge, elle réussit néanmoins à faire sauter autant de bouchon de « Dom Ruinart » (tout un programme) que n'importe quelle autre hôtesse. C'est une fille qui a les pieds sur terre et qui, comme toutes les filles de la

Les demoiselles

campagne, conserve un solide bon sens paysan. Elle n'est guère dépensière et s'est, au fil des années, constitué un joli magot qui prospère bien à l'abri au Crédit Agricole. Ayant ainsi largement assuré ses arrières, elle peut se faire respecter de la clientèle et des autres filles qui l'envient mais sont incapables de garder un sou vaillant. Même Maud, qui ne ménage pas son personnel, la respecte et prend avec elle des précautions de chatte de gouttière, car Matha s'est fait une clientèle fidèle et fortunée aussi ne veut-elle pas la voir partir à la concurrence.

Célibataire, on ne lui connaît aucun amant attiré et chacun sait qu'il n'est pas facile de faire monter la Mayennaise. Il n'y a vraiment qu'avec Rosenthal qu'elle a gardé l'habitude de venir s'épancher quand elle a un coup de blues, ce qui ne lui arrive pas si souvent.

Maud aussi a un penchant pour Melchior et comme elle est d'une jalousie féroce pour tout ce qui touche, de près ou de loin, à ses relations, Matha reste très discrète sur la nature de ses sentiments envers le policier.

Car Rosenthal est un habitué des Néréides où il est comme un coq en pâte. Ami de Maud et de son protecteur, on ne l'a jamais vu sortir un billet de sa poche, sauf parfois quand la patronne est absente ; il en profite alors pour payer une tournée aux filles, mais il ne faudrait pas que ça se sache.

Les demoiselles

Cette situation privilégiée en fait l'ami et le confident des hôtes qui viennent lui raconter leurs petits secrets quand le chaland se fait rare et qu'il faut bien tromper, d'une manière ou d'une autre, l'ennui.

Derrière le bar, c'est le royaume de Gérard, un Homo d'une cinquantaine d'années que tout le monde appelle Géraldine et qui chaloupe (surtout en fin de soirée car il se sert, en douce, des coupettes de champagne et des rasades de Whisky) entre les bouteilles et les C.D., car il s'occupe aussi de la sono. A l'en croire il aurait été artiste dans un cabaret parisien avec un numéro de travesti. Trois ou quatre fois l'an, Maud organise des soirées spéciales et Gérard assure le spectacle. Ce n'est pas rien que de voir cette grande folle perruquée en blonde, drapée dans une longue robe qui fut blanche avant que la crasse et la poussière ne lui donne un teint grisâtre, descendre les escaliers de la mezzanine en équilibre sur de hauts talons pointus comme les femmes n'en portent plus depuis longtemps, sauf peut être à la télévision, coinçant sous son pied le bas de sa robe, trébuchant, se rattrapant in extremis à la rampe, glissant malgré tout et dévalant de guingois les escaliers en agitant les bras à la recherche d'un équilibre qui se dérobe, et finissant par atterrir dans la salle, la perruque de travers, le rouge à lèvres débordant sur les joues, le fond de teint coulant dans le cou, en

Les demoiselles

entamant en play-back, les bras levés au ciel, ce qui permet à l'assistance d'admirer les touffes de poils noirs qui ornent ses aisselles :

-- « A RRRRRRRRI VA GIGI
L'AMOROSO !! »

Il faisait nuit depuis longtemps déjà quand Rosenthal sonne à la porte du rade. De chaque côté de l'entrée, deux grandes glaces lui renvoient son image. En fait il s'agit de glaces sans tain qui permettent aux filles et à la patronne, , de surveiller de l'intérieur de l'établissement, sans être vues, les chalands qui se présentent afin de laisser porte close aux indésirables. Le client se voyant dans la glace en profite pour remettre en ordre une coiffure embrouillée, rectifier un nœud de cravate, sans savoir que, derrière les glaces, les hôtesse commentent en riant tous ses gestes.

Ce soir il n'y a qu'un seul client dans le bar assis à une table avec Matha. Trente ans environ, un costard gris clair, une cravate multicolore, le verbe fluide et le geste vif ; le prototype du marchand de cacahuètes. Melchior adresse à la Mayennaise un clin d'œil complice mais, en bonne professionnelle, elle fait comme si de rien n'était.

Les demoiselles

Au bout du bar, trois filles jouent au Yams avec Gérard.

-- Il y a un match de foot ce soir à la télé, fit Maud comme pour s'excuser.

Il faut tenir compte des évènements sportifs dans le métier. Le micheton ne sort jamais le week-end qu'il réserve à sa famille, ni les soirs de match qu'il passe à la maison, le cul bien calé dans son fauteuil, le pack de Kro à portée de la main, le regard critique avant même le coup de sifflet d'envoi, prêt à fustiger joueurs et arbitres sans ménagement. On est sportif ou on ne l'est pas. Melchior ne l'est pas. Il s'assoit au bar avec Maud et Gérard lui sert un Whisky.

La clientèle des Néréides est du genre aisé, voire huppé regardant d'autant moins à la dépense qu'elle se fait rembourser le montant de ses frasques par son entreprise qui comptabilise la facture au poste « frais de représentation ». Maud ne fait aucune difficulté pour délivrer une facture. Tout le monde y trouve son compte sauf le fisc bien entendu.

C'est pourquoi on peut voir des P.D.G retors qui refuseraient une augmentation de huit Euros par mois à un employé, dépenser, en une seule soirée, huit cent Euros avec les filles.

Les demoiselles

On ne peut que tirer son chapeau devant le professionnalisme de ces dames ; même les novices, après seulement une semaine d'apprentissage, sont capables de plumer le client le plus méfiant. Dans ce domaine, Maud est un excellent professeur. Ce soir elle est dévêtue d'une robe de mousseline rouge profondément échancrée sur la poitrine et fendue jusqu'à l'aîne laissant apparaître le cordon noir du string. Un feutre blanc, légèrement rejeté en arrière dissimule l'abondante chevelure dont seules quelques mèches rebelles apparaissent ici et là. Elle fume cigarette sur cigarette ; des cigarettes extra-longues et ridiculement fines qu'elle écrase nerveusement avant même d'en avoir grillé la moitié. Le cendrier devant elle déborde de mégots à faire pâlir un S.D.F.

Ils parlent de choses et d'autres, de la coupe d'Europe de football qu'elle rend responsable de la morosité des affaires. Pourtant aux Néréides il n'y a pas besoin de beaucoup de clients pour remplir le tiroir-caisse, bien souvent un seul y suffit largement, comme celui de ce soir par exemple.

-- Il n'en est qu'à sa deuxième, fait Maud qui a suivi le regard de Melchior, avec un peu de chance, ajoute-t-elle en touchant ostensiblement le bois du tabouret, il en fera quatre.

Les demoiselles

-- C'est qui ce type ?

-- Un nouveau. Je ne l'ai jamais vu auparavant. Je crois qu'il est dans la pharmacie ou quelque chose dans le genre.

-- Un visiteur médical ?

-- C'est possible, en tout cas il parle comme un docteur avec des mots savants.

Maud, qui a quitté l'école aussitôt après avoir été collé à son certificat d'étude et qui n'a retenu de sa courte scolarité que le refrain et une partie du premier couplet de la « Marseillaise », est, comme tous les orphelins du savoir, très impressionnée par tous ceux qui laissent entrevoir un peu d'instruction. Elle, d'ordinaire si méfiante, s'est laissé bernée plus d'une fois par un étaleur de confiture qui avait entrepris, d'un air faussement docte, de lui parler d'Histoire de France. L'histoire de France est le violon d'Ingres de Maud qui, Dieu sait pourquoi, a un faible pour Napoléon III et surtout pour la désastreuse épopée mexicaine de Maximilien d'Autriche. Quand son complexe de sous-éducation la tourmente de trop, elle avale cul-sec cinq centilitre de Whisky et déclare péremptoirement :

-- La seule chose importante dans la vie c'est l'intelligence du cœur. Si le gouvernement

Les demoiselles

en avait un peu plus les choses iraient beaucoup mieux.

Tout en sirotant son troisième Whisky Melchior se dit que les choses ne vont après tout pas si mal et que faute de terminer la nuit avec Hermeline il pourrait peut être faire avec Matha. Au bout du bar la partie de Yams est terminée depuis longtemps et les filles discutent entre elles. Accoudé au comptoir Gérald baille à s'en décrocher la mâchoire avachi sur le comptoir. Maud qui tient par dessus tout à la bonne tenue du personnel et au renom de son établissement le fusille du regard et aussitôt Géraldine se redresse et se met à trifouiller les CD pour se donner une contenance .

Matha s'approche avec le seau à glace d'où dépasse le cul d'une bouteille de Champagne ce qui permet à Gérald de se montrer utile. Il ouvre le frigo, verse quelques glaçons dans le seau et remplace la bouteille de champ. Matha en profite pour venir saluer Melchior.

-- Ca a l'air de marcher pour toi ce soir ?

-- Je ne me plains pas.

-- Tu fais quoi après la fermeture ?

-- Je vais essayer de me faire inviter au Marrakech ; j'ai une envie de couscous.

Les demoiselles

Elle récupère le seau et la bouteille de champ. C'est râpé pour ce soir. Même si le gogo ne l'invite pas au restau Melchior n'avait aucune envie de le faire à sa place. Passer un bon moment avec elle, OK ! mais se farcir le Marocain, non ! il ne faut pas exagérer.

-- Tu connais la comtesse ? demande-t-il à Maud sans préambule.

-- J'en ai entendu parler. Mais ce n'est pas le genre à fréquenter les Néréides.

-- Je m'en doute, et son domestique ? Un échalas au regard sournois qui sent l'écurie ?

-- Ah celui là je le connais. Il est venu assez souvent du temps où Nora travaillait ici. Il n'avait pas beaucoup de tunes ; il ne marchait qu'à la coupette, jamais une bouteille, même pas une coupe, juste une coupette.

-- Elle travaille où à présent Nora ?

Maud hausse les épaules :

-- Elle a quitté la ville. Je ne sais pas où elle est partie.

Les demoiselles

Gérald qui s'est approché pour suivre la conversation demande s'il peut se servir une coupette. On en profite pour remettre les pendules à l'heure et Rosenthal s'apprête à porter un toast quand on sonne à la porte. A travers la glace sans tain on aperçoit la silhouette massive d'Antoinette. Maud fait la grimace et se leve pour aller ouvrir.

-- Tiens c'est la pétasse, murmure Gérald en profitant que sa patronne ait le dos tourné pour vider d'un trait son verre et le remplir aussi sec.

Antoinette Pantaloup travaille au Millefeuille, le seul bar américain qui ne se trouve pas sur la colline, mais au fond de la petite rue des Carmes derrière la criée aux poissons. En fait c'est plus un lupanar qu'un bar à hôtesses car les filles disposent de trois chambres à l'étage pour les passes. Antoinette Pantaloup, la « Panta » comme on l'appelle couramment, est un cas dans la profession. Elle ne travaille que l'hiver, passant le reste de l'année sur la côte où elle a de la famille. Elle quitte la ville quand les hirondelles arrivent et elle ne va pas tarder à prendre ses quartiers d'été.

Ses jours de repos elle a pris assez souvent l'habitude de venir passer la soirée chez Maud. Elles se connaissent depuis leurs débuts chez Madame Arthur, une femme qui fit parler d'elle longtemps et qui avait ouvert,

Les demoiselles

à la libération, le premier bar à hôtesses de la ville, qu'on surnomma tout de suite le bar américain car les G.I. s'y bousculaient. Bien sur Antoinette et Maud n'ont pas connu cette période héroïque ; elles n'étaient pas encore nées. Elles ont débarqué chez Madame Arthur dans les années soixante dix. A cette époque on parlait encore de la femme serpent dont la renommée, dans les années cinquante avait fait le tour de la terre. La femme serpent était morte dans la misère après avoir eu sa période de gloire. Elle sortait entièrement nue d'un tonneau en se tortillant comme un véritable reptile au son d'une flûte indoue. Ca avait donné des idées à la Pantaloup qui se creusa la cervelle pour trouver un numéro capable de lui rapporter gloire et argent. Elle y mit le temps, mais finit par mettre au point l'attraction qui la rendit à son tour célèbre auprès des marins du monde entier. Il s'agissait d'un numéro plutôt vulgaire mais qui attira pendant plusieurs années une clientèle cosmopolite et nombreuse. Ca consistait à faire disparaître, avec le sexe, une pièce de monnaie posée sur le coin d'une table, le tout en moins d'une minute. Les paris étaient ouverts et chaque parieur y allait de son billet de cent sacs. La moitié pour la patronne, la moitié pour Antoinette. Les affaires marchaient du tonnerre jusqu'au jour où un matelot qui faisait son service dans la Royale eut, au moment crucial où elle enfourchait le coin de la table, un geste aussi déplacé qu'inélegant

Les demoiselles

qui provoqua chez la Pantaloup un orgasme ravageur. Après plusieurs tentatives et après avoir beaucoup joui, elle parvint à ses fins mais hors délai. D'un commun accord avec l'assistance, on décréta qu'il y avait eu tricherie et qu'il fallait tripler la mise. Cependant cet épisode avait laissé des séquelles et Antoinette redoutait à chaque tentative l'arrivée de l'orgasme devenu incontrôlable.

Aujourd'hui, la ménopause passée, le pubis dégarni, les cuisses flasques et le ventre mou, elle n'avale plus les pièces de monnaie. Pour arrondir ses fins de mois elle a eu l'idée d'écrire un livre : ses mémoires en quelque sorte, publié à compte d'auteur. Cela s'intitule : « Histoires de cul l'hiver » avec comme sous titre : « voyage au pays des sens ». Dans ce bouquin, aucun sens n'est interdit et l'écriture prend des libertés licencieuses avec l'orthographe, la grammaire et la sémantique. Mais après tout, qui, sinon Nerval, a reproché à Restif de la Bretonne ses fautes d'orthographe ? En outre elle a révolutionné la grammaire estimant que lorsqu'il y a deux sujets, l'un masculin et l'autre féminin, il n'était pas équitable d'accorder systématiquement l'adjectif ou le participe passé au masculin. Elle a donc appliqué dans ses écrits le principe de parité : Dans les hautes œuvres de la Pantaloup l'adjectif ou le participe passé s'accorde une fois au substantif masculin, une fois au

Les demoiselles

féminin ; et tant pis pour les puristes. Dans le fond elle était loin d'être bête la Pantaloup ; mais existe-t-il des femmes bêtes ? Des femmes, Melchior en a connues de toutes sortes au cours d'une longue carrière dans la police : des grandes, des petites, des rousses, des brunes, des vraies et des fausses blondes, des grosses et des anorexiques, des pleurnichardes et des qui ne se plaignaient jamais même quand leurs jules les tabassaient, des noires et des blanches (des portées entières), des femmes tronç et des échaldas aux jambes qui n'en finissent pas de venir se poser au sol, des fluettes perverses et des naïves boudinées, des caractérielles qu'il fallait prendre garde de ne pas froisser, des tapineuses et des femmes d'affaires qui, une fois dans la chambre à coucher, n'avaient en tête souci plus pressant que de se débarrasser des leurs, des violentes et des ultras-douces (deux en un), des virtuoses du piano à queue ou du violoncelle plus obsédées par les bacchanales que par les fugues de Bach, des Russes blanches et des Nègresses vertes, des faiseuses d'anges et des fouteuses de merde, tout un panel exhaustif du genre féminin, et en y réfléchissant il devait admettre qu'il n'avait jamais rencontré de femme vraiment bête, comme si la bêtise était le propre de l'homme.

Ce soir Antoinette est particulièrement excitée ; elle a dû pitancher pas mal dans la journée. Elle parle vite et fort, se répandant

Les demoiselles

en compliments aussi surfaits qu' hypocrites sur les vanités de chacun. Elle ne cesse de virevolter, un verre à la main, s'adressant à la cantonade d'une voix cassée par l'abus de tabac et d'alcool, si bien que l'unique client de l'établissement, lassé, finit par s'en aller. Matha peut faire le deuil de ses quatre bouteilles et de son couscous. Maud que la fuite du seul client de la soirée a mis en pétard ne moufte pas cependant, mais un long sillon se creuse sur son front. C'est tout ce qui transpire d'une sourde colère rentrée qui déclenchera un cataclysme quand elle se libérera enfin. Gérard s'en aperçoit le premier et fait disparaître discrètement sa coupette dans le lave-verres avant d'aller se placer à l'autre bout du comptoir où il entreprend mollement d'ôter la poussière des étagères avec un chiffon douteux.

-- Allons ma chérie, ne fais pas cette tête ; tu sais ce qu'on dit : un de perdu.....

Antoinette ne termine pas sa phrase, fusillée par le regard haineux de Maud. Les deux femmes se détestent, mais elles se craignent et cela suffit à neutraliser leurs impulsions premières. En les observant du coin de l'œil, Rosenthal comprend que l'être humain, fut-il du sexe faible, peut avoir, en certaines circonstances, une pulsion irrésistible pouvant le pousser jusqu'au meurtre. Ainsi peut être était-ce dans un accès de haine irrépressible que la comtesse avait été

Les demoiselles

poignardée dans sa baignoire. Il s'adresse à Antoinette :

-- Tu es au courant pour la comtesse ?

-- On en parle en ville

Déjà ! pensa Melchior, mais il en était toujours ainsi, sans que l'on puisse déterminer d'où provenaient les fuites, à peine un crime était commis que toute la ville était au courant.

-- Et que dit-on en ville ?

-- Oh, pas grand chose. Elle ne faisait déjà pas parler beaucoup d'elle de son vivant, alors maintenant qu'elle est morte

Il y a pourtant en ville une personne qui doit se poser des questions sur la mort de la comtesse ; celle qui la rejoignait au pavillon de chasse.

-- Dis mon chou, je boirait bien un peu de champ.

Demande Antoinette tenant son verre vide à bout de bras. Maud fait un signe de tête à Gérald qui du bout du comptoir ne perd pas une miette de ce qui se passe. Une fois servie elle va discuter avec les filles. Melchior en profite pour reprendre avec Maud sa

Les demoiselles

conversation interrompue par l'arrivée d'Antoinette:

-- Tu n'as pas revu le domestique de la comtesse depuis le départ de Nora ?

-- Non, mais il n'y a rien d'étonnant ; il était vraiment accroché et il ne venait que pour elle. Je crois même qu'il lui a demandé de l'épouser.

-- Elle était d'accord ?

-- Je n'en sais rien. Nora ne me faisait pas de confiance. En fait je crois que, sans aller jusqu'à l'épouser, elle se serait bien mise avec lui s'il avait eu de quoi. Elle en avait marre du bar.

La Pantaloup réclama de la musique ; Maud passa derrière le bar et mit un C.D. La voix enrouée de Fréhel s'éleva au milieu d'un grincement d'aiguille de phonographe : « Je suis le maître à bord, à bord je suis le maître, bien des costauds du port, ont dû le reconnaître ».

-- Décidément ma chérie tu ne changeras donc jamais !.

Et Antoinette passe à son tour derrière le bar et fouille un certain temps dans la pile des C.D. Maud est devenue livide, elle ne supporte pas que l'on passe ainsi de l'autre

Les demoiselles

côté du comptoir sans y avoir été invité. Cependant elle ne dit rien, mais Rosenthal qui se tient à ses côtés croit percevoir nettement un grincement de dents qui traduit l'état de nervosité où elle se trouve. Soudain , retentit la musique syncopée de la Compagnie Créole et la Pantaloup se précipite vers la piste, attrapant au passage le malheureux Gérard qu'elle entraîne dans une danse effrénée. Le barman lance à sa patronne des regards apeurés. Maud, assise bien droite sur son tabouret, sirote son champagne en ignorant superbement le couple qui se déchaîne au milieu de la piste.

La prudence conseille à Melchior de s'éclipser avant le départ de la Pantaloup qui va déclencher chez Maud une de ses colères mémorables pendant laquelle elle est capable de balancer à la tête ceux qui se trouvent là , tout ce qui lui passe à portée de main. Un soir elle a même jeté, à la tête de Gérard, le four à micro-onde qui sert à réchauffer les repas des filles. Prétextant une faim aussi soudaine que féroce, il invite hypocritement Maud au restaurant chinois sachant pertinemment qu'elle refuserait ; jamais elle ne laisserait son rade sans surveillance tant qu'y sévirait la Pantaloup. Feignant quelques regrets il avale son dernier Whisky et s'enfonce dans la nuit. Il est une heure du matin.